

Que M. André Gide soit avec M. Maurice Barrès, M. Charles Maurras, M. Paul Valéry, avec ce pauvre Marcel Proust enfin, l'un des grands écrivains de sa génération, voilà qui ne saurait être discuté : il n'a presque rien écrit qui n'atteigne à la qualité souveraine des chefs-d'œuvre. C'est un maître, et le public ne le sait pas encore assez. Après quoi, nous ne ferons pas difficulté d'avouer que nous aimerions contester la vertu de son enseignement.

Une excellente étude de M. Félix Bertaux, parue dans la *Revue de Genève*, de décembre, pourrait y aider. Bien qu'il se défende de prétendre « dessiner d'André Gide une figure passable », celle qu'il nous propose est si fidèle qu'on ne saurait imaginer meilleure introduction aux admirables *Morceaux choisis*. Nous n'en voulons retenir qu'un mot :

« André Gide n'a pas dit tout ce qu'il avait à dire. Il a le sentiment de commencer seulement, et l'on insiste sur les surprises qu'il réserve ».

Nul moins que nous assurément, ne doute de ces surprises, nul n'hésite moins à reconnaître la place de choix qu'il peut faire à M. Gide parmi les premiers écrivains de ce temps. Mais soyez sûr, qu'au moment de donner le bon-à-tirer de son dernier ouvrage, il l'écartera encore du même geste pour nous rejeter vers l'avenir. M. Gide est de ces esprits qui craignent de trouver, de peur de n'avoir plus rien à chercher. Voici un texte de Renan que je m'étonne qu'il n'ait pas encore cité, tant il exprime justement la tendance maîtresse de son œuvre.

« La vraie science ne se livre pas d'un seul coup : elle est toujours relative, toujours incomplète, toujours perfectible. Une science des sciences qui rendrait les autres inutiles, serait le tombeau de l'esprit humain, et aurait les mêmes conséquences qu'une révélation ; en nous donnant le dogme absolu, elle couperait court à tout mouvement de l'esprit, à toute recherche. »

M. Gide avait pourtant écrit dans ses cahiers du temps de guerre : « Il ne s'agit pas de se battre, il s'agit d'être victorieux. Tâchez tout de même de ne pas préférer à la victoire le combat ». Parole un peu étrange dans son œuvre, qu'est-elle, toute cette œuvre qu'une préférence perpétuelle du combat à la victoire, de la recherche à la trouvaille, de l'effort au succès ? Il n'y a rien qu'il redoute davantage que la satisfaction, après quoi l'âme cesserait d'être désirante.